

## L'errance d'Oedipe aujourd'hui

Gilles Chagnon

Volume 19, Number 2, Fall 2010

Adieu Oedipe, bonjour Narcisse ? II

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000455ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000455ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chagnon, G. (2010). L'errance d'Oedipe aujourd'hui. *Filigrane*, 19(2), 21–31.  
<https://doi.org/10.7202/1000455ar>

Article abstract

Dans la clinique psychiatrique contemporaine, à l'ère du DSM IV et des guides de pratique, la référence à l'Oedipe et à l'étiologie psycho-sexuelle des symptômes névrotiques a été complètement abandonnée. Plusieurs courants psychanalytiques ont aussi perdu le tranchant de cette articulation centrale, essentielle à la démarcation entre névrose et psychose. À partir d'une relecture d'Oedipe à Colone, l'auteur tente ici un parallèle entre le destin malheureux des fils d'Oedipe dans la tragédie, Étéocle et Polynice, et celui de deux héritiers de Freud, Lacan et Reich, qui ont tous deux placé le sexuel au coeur de la science psychanalytique. Lacan a cerné le sexuel comme vecteur d'inscription du réel dans le processus de structuration symbolique du sujet ; il fut « excommunié » et encore maintenant sa contribution demeure largement incomprise et méconnue. Reich a prétendu que la résolution des symptômes névrotiques devait passer par le travail sur la cuirasse corporelle et même conduire à une révolution sexuelle ; il fut exclu par Freud lui-même puis est mort dans une prison américaine. N'est-il pas des plus actuels de revenir aujourd'hui sur leur contribution ?



# L'errance d'Œdipe aujourd'hui

Gilles Chagnon

Dans la clinique psychiatrique contemporaine, à l'ère du DSM IV et des guides de pratique, la référence à l'Œdipe et à l'étiologie psycho-sexuelle des symptômes névrotiques a été complètement abandonnée. Plusieurs courants psychanalytiques ont aussi perdu le tranchant de cette articulation centrale, essentielle à la démarcation entre névrose et psychose. À partir d'une relecture d'Œdipe à Colone, l'auteur tente ici un parallèle entre le destin malheureux des fils d'Œdipe dans la tragédie, Étéocle et Polynice, et celui de deux héritiers de Freud, Lacan et Reich, qui ont tous deux placé le sexuel au cœur de la science psychanalytique. Lacan a cerné le sexuel comme vecteur d'inscription du réel dans le processus de structuration symbolique du sujet ; il fut « excommunié » et encore maintenant sa contribution demeure largement inconnue et méconnue. Reich a prétendu que la résolution des symptômes névrotiques devait passer par le travail sur la cuirasse corporelle et même conduire à une révolution sexuelle ; il fut exclu par Freud lui-même puis est mort dans une prison américaine. N'est-il pas des plus actuels de revenir aujourd'hui sur leur contribution ?

Le chœur : Œdipe est donc mort ?

Antigone : Oui mort, de la mort la plus belle. Contre lui ne s'est point dressée la fureur d'Arès ou des vagues : le seuil mystérieux devant lui s'est ouvert ; l'ombre sur lui s'est refermée.

Sophocle, *Œdipe à Colone*

La guerre, une fois passée, laisse parfois dans l'histoire des cicatrices indélébiles, voire même des trous, de sorte qu'on se hâte de reconstruire par-dessus, puisqu'il faut bien fuir l'horrible et faire avec la vie qui continue. La guerre que j'évoque ici pour ouvrir mon propos est survenue il n'y a pas si longtemps, dans les années soixante-dix, et a trouvé son issue en 1980 ; on a bien vite oublié qu'elle avait eu lieu, bien qu'on puisse dire avec un recul de trois décennies qu'elle a réorienté l'histoire et introduit des lignes frontalières qui ne cessent de s'accroître. La guerre dont il s'agit ici était de nature bien particulière puisqu'elle avait pour objet un concept, celui de névrose. Elle a eu lieu lors du travail d'élaboration du *DSM III*, de sorte que dans l'édition finale du manuel le terme de névrose fut écarté.

Si on trouve que la référence faite ici à la guerre ne vise qu'à dramatiser mon propos, sans doute suffit-il d'ouvrir le *DSM III* et d'en lire l'introduction pour s'apercevoir que les expressions utilisées rappellent en effet celles d'un état-major militaire. On y parle de « task force », d'une armada de comités et de sous-comités chargés d'étudier les opérations en vue d'une application sur le terrain, et lorsqu'il s'est agi

d'expliquer l'éviction comme telle de la catégorie diagnostique des névroses, de la grande « inquiétude de nombre de cliniciens. »

Cette éviction nous est d'ailleurs racontée en détail dans l'introduction du *DSM III*. Elle repose essentiellement sur le fait que le terme de « névrose » depuis Freud recouvre un processus de formation du symptôme, soit en d'autres termes un processus étiologique, avec lequel du reste nous sommes familiers en psychanalyse, le symptôme étant considéré comme l'échec du processus de refoulement et comme le représentant du refoulé. Or c'est précisément ce lien entre névrose et processus étiologique qui fut l'objet de la guerre, le *DSM III* se voulant « a-théorique. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion d'une nomenclature clinique reposant sur la prémisse d'un a-théorisme. Cette volonté a-théorique est donc intervenue pour la première fois au cours de l'élaboration de la troisième version du *DSM*, pour décourager, à un niveau plus élevé de considérations, les protestations ou les révoltes que ne manqueraient pas d'émettre nombre de cliniciens récalcitrants. Voici deux extraits de l'introduction du *DSM III*: « Freud a utilisé le terme de névrose à la fois pour décrire et pour indiquer le *processus étiologique* (conflit inconscient provoquant une angoisse et conduisant à l'usage inadapté de mécanismes de défense, d'où découle une formation symptomatique) [...] Bien que de nombreux cliniciens orientés vers la psychodynamique croient que le processus névrotique joue toujours un rôle capital dans le développement des névroses, il existe d'autres théories sur le mécanisme du développement de ces troubles. Certains modèles biologiques, cognitifs, comportementaux et d'apprentissage social essaient par exemple d'expliquer le développement des divers troubles névrotiques. » Et cet autre extrait: « Cependant, pour presque tous les troubles mentaux décrits dans le *DSM III*, l'étiologie est inconnue. [...] L'approche a-théorique adoptée se justifie en premier lieu par le fait que l'inclusion de théories étiologiques constituerait un obstacle à l'utilisation du manuel par les cliniciens d'orientations théoriques différentes. »

Devant la tête de Méduse étiologique, on se replie donc sur une position a-théorique, purement descriptive. *Mais une phénoménologie pure, dénuée de toute prémisse conceptuelle ou idéologique, cela peut-il exister? Comment une démarche nosographique pourrait-elle être exempte de l'histoire et de l'épistémologie qui l'ont engendrée?* Pourquoi, s'agissant des névroses, l'étiologie est-elle devenue si suspecte? Cette apparente position de neutralité quant à l'étiologie n'a-t-elle pas eu pour but, précisément, de remettre dans l'ombre un concept, et au-delà d'un concept, toute une dimension intra-psychique?

On mesure sans doute bien, après trente ans d'après-coup, tout ce qui s'est inscrit sous le concept laissé vacant de névrose. Dans la nosographie actuelle, celle du *DSM IV*, on ne parle plus maintenant que de trouble ou de désordre. Les psychonévroses classiques ont été diluées sous la rubrique des troubles anxieux. L'épineuse question de la formation du symptôme est commodément résumée sous le terme d'une étiologie multifactorielle, qui inclut les possibilités génétiques, biologiques, cognitives et celles qu'on appelle maintenant du terme psychodynamique, qui fait moins peur. Le divorce entre la psychiatrie et la psychanalyse, dont on entendait bien

l'annonce dans l'introduction du *DSM III*, est maintenant chose faite. Les « noces morganatiques entre la psychiatrie et la psychanalyse », ainsi que les avait cyniquement désignées François Péraldi, sont donc dissoutes.

Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir n'importe quelle revue de psychiatrie nord-américaine, ou de consulter les guides de pratique qui structurent maintenant la clinique psychiatrique. Par exemple, quand on parle dorénavant de l'abc du trouble obsessionnel-compulsif, après en avoir décrit les manifestations, on parle des traitements de choix qui sont pharmacologiques et d'ordre cognitivo-comportemental. Exit : la signification du symptôme, son histoire, son langage. Exit aussi : le refoulement, la notion de conflictualité intra-psychique. Exit, surtout, et c'est peut-être le plus grave : la notion de structure psychique. Tout se passe comme si la psychanalyse, dans son vaste effort de traduction du langage du symptôme, n'était jamais passée par là.

Qu'on comprenne bien ce que je cherche à introduire : je ne postule pas que l'exclusion des névroses comme unité catégorielle du *DSM III* est en soi responsable de la désaffection du sexuel dans la causalité psychique. Je crois plutôt que cette exclusion du concept de névrose ne fut qu'un des moments particulièrement visibles par quoi se manifestait *une volonté de recouvrement de la causalité sexuelle du symptôme. Une volonté qui n'a cessé d'accompagner d'ailleurs tous les efforts d'élucidation de la psychanalyse depuis ses débuts.* Comme si l'étiologie psycho-sexuelle des névroses était toujours aussi fraîchement scandaleuse que lorsque Freud l'a théorisée pour la première fois. Comme le rappelle Claude Lévesque entre deux tirets au début de son essai : « – les résistances à la psychanalyse sont, encore aujourd'hui, pratiquement insurmontables – » (Lévesque, 2002).

Si j'ai fait ce long préambule, c'est qu'il m'apparaît plus que jamais important de situer cet « aujourd'hui » dans lequel continue, bon gré, mal gré, de se déployer la psychanalyse. Un aujourd'hui où par ailleurs les neuro-sciences offrent des pistes de visualisation nouvelle des processus chimiques intra-cérébraux et des solutions pharmacologiques qui n'existaient pas du temps de Freud ni du premier Lacan, avenues pharmacologiques qui doivent en effet nous amener à reconsidérer la place de la souffrance dans le processus de mutation psychique. Un aujourd'hui où certes les interdits se forment différemment du temps de Freud, puisqu'en même temps qu'on excluait les névroses comme catégorie diagnostique, on faisait également, dans cette même troisième version du *DSM*, sortir l'homosexualité du champ de la pathologie. Légitimation des différentes orientations sexuelles ; décloisonnement des rôles masculins et féminins, maternels et paternels, dans l'espace du travail et de la domesticité ; nouvelles techniques de reproduction qui peuvent rendre obsolètes le recours au coït comme condition de la procréation et faire de la conception d'enfants un produit au même titre que les autres dans la circulation du marché mondial ; prolifération de la sexualité cybernétique étalant d'un clic de souris les pratiques les plus crues, l'arrière-fond historique et social dans lequel se déploient *aujourd'hui* l'aventure subjective et la genèse du sujet semble si différent de celui qui avait cours du temps de Freud qu'on peut se demander si l'enjeu œdipien garde toujours sa pertinence. Et si oui, comment le réactualiser dans la théorie, dans la cure ?

\*

Revenons d'abord au fondement mythique sur lequel s'est édifiée la théorisation du complexe d'Œdipe. Est-ce un hasard si Freud recourt au mythe quand il veut fonder conceptuellement ce qui pour chacun constitue ce qui l'articule à son origine de même qu'à son destin ? Le désir est emporté là où le conduit la répétition, cela depuis une origine sensible qui a bien dû être raturée pour que puisse s'édifier le « parlêtre », selon le très beau vocable lacanien.

Suivons Œdipe après la révélation de ses origines, après qu'il se soit crevé les yeux, mutilé de son propre regard ; suivons-le en exil hors des murs de la cité de Thèbes, d'où il fut chassé par ses fils. Interrogeons cette fois *Œdipe à Colone* plutôt qu'*Œdipe Roi*. Interrogeons l'Œdipe mendiant qui erre sur le chemin plutôt que celui triomphant qui résout les énigmes, lui donnant droit à la reine.

Aveugle, banni, sans abri, dans une mendicité vagabonde, Œdipe erre donc sur les routes de l'exil. C'est ainsi en effet qu'on le retrouve, au début d'*Œdipe à Colone*, aux bras de sa fidèle Antigone, juste avant qu'il achève définitivement son parcours, non sans avoir préalablement maudit ses deux fils qui l'avaient proscrit de Thèbes. Ainsi se répète le ratage d'une filiation : Laïos voulant tuer Œdipe enfant pour se protéger de l'oracle ; Œdipe reniant ses deux fils, les renvoyant à une lutte fratricide.

Que cherche à inscrire ce ratage tragique ? À quels risques s'expose toute entreprise de filiation ?

Car, cela ne fait pas de doute, si *Œdipe Roi* met bien en scène le fils tuant le père et ensuite s'unissant charnellement à la mère, *Œdipe à Colone* montre ce personnage dans son destin de père, dont l'errance contraint toute sa progéniture à s'entredéchirer ou à se disséminer. Œdipe donc refuse de prendre parti pour un de ses fils ; ni Étéocle ni Polynice ne recueillera sa faveur. Faute d'une reconnaissance paternelle, aucun des deux ne pourra fonder sa légitimité, son droit à la transmission ; ainsi seront-ils condamnés à s'entre-détruire, selon la prophétie d'Œdipe lui-même.

Seules ses deux filles, Antigone et Ismène, trouveront grâce à ses yeux, ses yeux d'aveugle devenu voyant, oracle ; elles seules l'accompagneront vers son dernier séjour, vers la mort, ce qui n'est pas une mince tâche, s'agissant d'un père toujours roi dans leur cœur de filles en larmes. En fait, elles l'accompagneront jusque sur le seuil de son dernier séjour, car Œdipe disparaît en un lieu qui ne sera jamais dévoilé, pas même à ses filles aimantes, un secret que Thésée, le roi qui l'a accueilli dans ses derniers moments, et sa descendance ne devront jamais desceller.

Œdipe disparaît donc en un lieu secret, dérobé à tout regard, à toute présence commémorative.

Nous voici devant une sorte de séquence tragique : la révélation des origines, de la faute sexuelle innommable, suivie de l'automutilation et de la contrainte à l'exil, puis la dispersion de l'entreprise de filiation. Comment ne pas voir dans cette séquence tragique – révélation, exclusion, dispersion – le destin même de l'héritage freudien ?

Freud en effet à travers l'édifice psychanalytique positionne la sexualité au cœur de la vie psychique. Cette révélation du sous-bassement pulsionnel de la conscience

fut depuis l'objet de multiples tentatives de recouvrement. Cachez ce sein ou ce phallus que je ne saurais voir. Et que dire sur le fait que, de son vivant, Freud lui-même fut contraint à l'exil pour échapper au totalitarisme nazi ? Quant à la transmission de son héritage, dans ses multiples détours, elle n'est pas exempte de luttes fratricides : l'histoire de la psychanalyse, même du vivant de Freud, est remplie d'innombrables schismes, ruptures et exclusions. On dirait que la psychanalyse, dans son épistémologie si particulière, provoque inlassablement le désir qu'on se l'approprie en tentant de la définir. Qu'est-ce qui est de la psychanalyse et qu'est-ce qui n'en est pas ? Que faut-il pour parler en son nom ? Suffit-il de s'y intéresser, même passionnément ? Faut-il avoir été analysé ? Faire partie de l'International Association ? Que dire des emprunts ou des extensions auxquels la psychanalyse a donné cours, notamment en philosophie ou en critique littéraire ? Qui est psychanalyste et qui ne l'est pas ? Y a-t-il de faux psychanalystes, des usurpateurs ? Qu'est-ce que se dire psychanalyste ? À quelle identité d'écoute cherchons-nous à souscrire ? Que cherchons-nous à maintenir vivant chez l'autre à travers notre pratique ?

Toutes ces questions ne sont pas sans gravité, puisqu'elles gravitent en effet autour de la question centrale de la légitimité du savoir psychanalytique dans la mosaïque actuelle des savoirs.

Ce flou des frontières qui caractérise la psychanalyse et son histoire, passée et présente, amène parfois à ce que certaines institutions en revendiquent l'authenticité exclusive, ou que des dissidents parfois s'autorisent de partir en guerre, chacun selon sa tentative d'appropriation. On pense à Lacan et à son retour à Freud, bien sûr, mais aussi aux multiples écoles qui ont pu voir le jour, certaines aux antipodes l'une de l'autre.

Cette dispersion de l'héritage freudien fait inlassablement parler. Et sans doute peut-on voir dans cette dispersion la chance même de la psychanalyse, celle de savoir résister à toute forme d'emprise conceptuelle trop rigide, à toute mise en dogme par définition réductrice. Après tout, l'objet de la psychanalyse, l'inconscient, n'est-il pas à proprement parler insaisissable ? L'inconscient ne se révèle que d'être un mouvement qui fait parler, entre deux silences, un appel peut-être, sans doute un appel oui, celui des mémoires oubliées mais toujours vives, toujours agissantes à l'intérieur du sujet, à son insu.

\*

En pensant à cette mise au travail de la question œdipienne aujourd'hui, à son oblitération dans la compréhension contemporaine des troubles mentaux, à sa désaffection à l'intérieur même de la psychanalyse, au profit de l'investigation du domaine pré-génital, comme si on pouvait sans tort introduire un clivage entre le pré-génital et l'œdipe, en pensant à tout cela, donc, une phrase est venue, comme cela se fait parfois dans l'acte de penser, une phrase qui prend l'allure d'une injonction, voire d'une prière, en écho à ce que Lacan avait jadis formulé<sup>1</sup> : *ne pas céder sur le sexuel*.

Je vous propose donc d'errer avec moi dans l'actuel de certaines interrogations autour du complexe d'Œdipe, puisqu'il semble plus que jamais nécessaire de réintroduire l'aspect central de ce concept dans la structuration de la vie psychique. Je développerai quelques fils associatifs à partir de deux contributions qui ont repris, chacune à sa façon, l'héritage freudien, soit celles de Lacan et de Reich.

Avec la théorisation de l'Œdipe, la sexualité pour Freud s'étaie sur un fond de meurtre et d'inceste, et si ce recours mythique peut prétendre à une certaine universalité, c'est bien en inscrivant de façon irréductible la démesure et la sauvagerie du désir sous le primat de la loi, ou de l'ordre symbolique.

On le sait bien, le sexe, les pulsions, ça peut sembler aller de soi, selon la pente d'une immanence animale à laquelle, ayant un corps, on pourrait prétendre être naturellement soumis. Or, s'il y a quelque chose sur quoi la clinique psychanalytique nous renseigne, c'est que le sexuel, dans l'histoire d'un individu, ça ne va jamais de soi. C'est au contraire pour chacun le lieu intime de sa blessure, ce sur quoi bute son narcissisme, si on veut bien s'attarder un instant sur cette première formulation freudienne de la dichotomie pulsionnelle ; Freud en effet oppose dans un premier temps les pulsions libidinales aux pulsions du moi ou d'auto-conservation, désignant par là la nature toujours disruptive des pulsions sexuelles dans l'homéostasie interne. Le sexuel est d'abord exploré et théorisé comme un lieu conflictuel, comme ce qui écartèle le sujet dans son rapport obligé à autrui. Il est aussi théorisé comme un lieu pluriel, puisque la génitalité ne finit par s'imposer qu'au bout d'une longue et complexe succession de processus qui aura vu défiler toute une série de pulsions partielles, selon les bordures ou orifices érogènes tour à tour investis dans le commerce entre l'enfant et les figures primordiales.

*Le sexuel, donc, pour résumer, se pose comme **synchrétisme d'un sous-bassement grouillant, morcelé, jamais complètement unifié, synchrétisme où se condensent, inauguralement au moment de l'Œdipe et dans toutes les successions de l'histoire désirante, l'identité sexuée du sujet et son accès possible au bonheur.***

L'Œdipe intervient alors comme point nodal et culminant dans la construction de l'identité sexuée. Je suis un homme, je suis une femme, cela doit toujours s'entendre comme un produit de l'incontournable triangulation, qui pose l'interdit et le renoncement comme condition d'accès à la pratique désirante. C'est tout le mérite de Lacan d'avoir articulé très précisément cette triangulation dans la perspective de la métaphore paternelle. Et d'avoir fait porter la castration comme venant non pas tant du père que de la parole du père, de la possibilité que cette parole puisse être présente et avoir un effet dès l'instauration du couple mère/enfant. La question paternelle doit donc nous renvoyer à la possibilité de la métaphore, à la possibilité même qu'il y ait métaphore, saut hors de la chose sensible, à la possibilité que la bouche pleine de lait devienne un jour la bouche pleine de mots. L'instance paternelle porte la loi symbolique, par quoi seront mis en place le jeu des identifications et l'appel de l'Idéal.

La pulvérisation de la métaphore paternelle, n'est-ce pas ce qui est en cause dans l'inceste perpétré par une figure parentale ? Il me semble avoir souvent repéré, dans

l'écoute de femmes ou d'hommes incestués par leur père, l'intense difficulté qu'ont ces patients de pouvoir tenir ensuite une position sexuée qui puisse s'offrir comme source de satisfaction, encore moins comme source d'épanouissement. Comme si la recherche érotique par la suite, et même tout le rapport à autrui, gardaient toujours l'empreinte de ce poids traumatique. Quand l'interdit cesse d'opérer, quand la chair s'immisce sur le lieu où devait se déployer l'absence, alors le désir inconscient œdipien perd sa fonction structurante, *puisque c'est son statut d'impossible qui permet la circulation du désir et l'accession à la métaphore*. En d'autres termes, il est absolument primordial que cet objet – le phallus – manque dans le réel pour que la métaphore paternelle puisse devenir opérante.

*Ne pas céder sur le sexuel*, cela devrait donc s'entendre aussi, dans le maniement de la cure, comme inscription du pouvoir de la néantisation symbolique. Ce serait là le point commun entre les cures de névrotiques et les cures des états dits limite, à supposer qu'on souscrive à cette dernière catégorie structurale.

Si on part du principe que le symptôme névrotique est enroulé autour d'une atteinte paradoxale de satisfaction, qui reste ancrée dans une fixité où finit par s'enliser la libido du sujet, on peut sans doute voir que la résistance à l'analyse s'alimente de la volonté inconsciente de maintenir ces formes de satisfaction imaginaire à des objets primitifs tout-puissants. Le transfert réactualise dans la cure ces formes de satisfaction imaginaire et tout l'enjeu se situe donc, une fois le travail de remémoration amorcée, dans la possibilité de rendre opérante la métaphore paternelle.

La cure des états-limite, ceux qui seraient donc à la bordure entre névrose et psychose, pose comme on le sait des enjeux techniques souvent très différents. Il s'agit moins de désenfourer des représentations refoulées, encore que cela bien sûr ne soit pas exclu, que de permettre l'établissement d'un processus de représentation qui viendra permettre d'introduire un délai dans la décharge par l'agir. Se faire le gardien du cadre, assurer la viabilité de l'échange, survivre à leurs attaques en miroir, proposer une constance dans l'activité de représentation, autant d'impératifs auxquels nous sommes confrontés dans le rapport avec ces patients. Mais est-ce qu'avant tout, primordialement avec eux, il ne s'agit pas de les tirer vers la triangulation, et d'instaurer quelque chose de la métaphore paternelle, de faire en sorte que l'impossible puisse s'inscrire non comme vide intolérable à combler à tout prix mais comme condition d'accès à la loi. Et de faire enfin l'épreuve que la loi, loin de s'opposer à la circulation du désir, en constitue plutôt la condition. Malgré la frénésie et le chaos dont ils nous font les témoins, précisément si on veut y introduire de l'Autre, il importe avec les borderlines ou les pathologies narcissiques de *ne pas céder sur le sexuel*.

Un autre aspect incontournable de l'apport lacanien consiste au rapport Réel-Symbolique-Imaginaire. Cette structure ternaire, Lacan l'a articulée de façon centrale autour de *l'objet a* comme pivot de la vie psychique<sup>2</sup>. Avec tous les bémols nécessaires qui s'imposent lorsqu'on tente de synthétiser la pensée lacanienne, on peut dire qu'il a situé le sexuel du côté du Réel et de l'impossible. Il y a une perte irrémédiable qui signe l'accession au Symbolique, et ce qui est perdu, Lacan le désigne comme Réel. Ce Réel reste étranger au langage, à la parole du sujet tout en se



maintenant de telle sorte qu'il le conditionne et le divise. Le signifiant ne s'instaure qu'à raturer la Chose originaire et inconnaissable.

Pour le parlêtre donc, le rapport sexuel et la jouissance échappent principalement à l'ordre signifiant. Mais cela signifie-t-il que nous ne puissions rien en approcher par le langage ?

Si l'on doit penser le nouage RSI comme une structure douée d'une dynamique, peut-on se hasarder jusqu'à avancer qu'il pourrait y avoir des moments, des situations où la primauté du Symbolique s'estompe pour qu'émerge dans l'expérience quelque chose du Réel ? Et si la jouissance fait tant parler, écrire, si on en trouve tant d'écho dans le processus créateur, dans l'art, n'est-ce pas parce que du Réel cherche de façon incessante à entrer dans les voies de la symbolisation ?

Au fait, qu'est-ce qui s'obtient dans le rapport sexuel ? Seulement du plaisir ? Seulement la satisfaction des pulsions partielles à travers une décharge de tension ? Ou bien une suspension de toute la structure du parlêtre dans une mise en tension avec l'absolument étranger, avec l'autre radical ? Si la recherche de jouissance est le moteur même du principe de répétition, n'est-ce pas parce que quelque chose du sujet cherche inlassablement à être ramené à un point d'indétermination, voire d'abolition ? Quel est cet au-delà indicible qui vient à nous dans le moment de l'échange sexuel, quand toutes les intensités se rencontrent et se confondent ?

En quoi le terme de jouissance rend-il compte de ce qui advient dans l'état orgasmique ? Est-ce que la jouissance et l'orgasme, c'est la même chose ? S'ils diffèrent, en quoi, et où ? Y a-t-il d'autres états où la mise hors circuit du Symbolique se propose dans l'expérience ? Les divers états de transe ne peuvent-ils pas être approchés selon la même logique ?

\*

Si vous n'êtes pas trop égarés par toute cette errance, je vous propose de faire un pas de plus en direction de ces questions et d'aborder la réouverture de l'héritage d'un autre des fils rebelles de la psychanalyse, soit Wilhelm Reich. Serge Leclair affirme dans *Psychanalyser* : « Il fut un temps où la psychanalyse faisait heureusement partie des activités maudites. C'est qu'on savait encore ce qu'elle était, une interrogation sur la jouissance. » (Leclair, 1968, 186)

À 23 ans, avant même d'avoir terminé ses études médicales, Reich est installé comme analyste dans un cabinet situé sur la même rue que celui de Freud. Nous sommes en 1920. Il se heurte très tôt au problème de la résistance à l'analyse et à l'issue paradoxale de cures où tout semble avoir été analysé selon les règles en vigueur et où par ailleurs l'inhibition sexuelle demeure entière. Il propose de tenir, avec d'autres collègues parmi les premiers psychanalystes, un séminaire sur la question de la technique psychanalytique. Progressivement, ses interrogations l'amènent vers ce qu'il appelle le développement de l'analyse caractérielle où il va s'attaquer directement à la question de la restauration du potentiel orgasmique. Parallèlement à l'élaboration des conflits inconscients refoulés, il commence alors à travailler dans ses

cures sur la cuirasse caractérielle, c'est-à-dire sur l'armature physique elle-même du patient névrotique. Il repère sept anneaux de tension musculaire qui vont de la tête au périnée, et soutient que le processus de libération énergétique doit aussi en passer par le travail sur ces anneaux de tension.

Mais plus encore : ses réflexions sur le refoulement névrotique et ce qu'il appelle l'épidémie ou la peste névrotique, l'amènent à des critiques ouvertes sur l'éducation trop rigide et l'hypocrisie de la morale sexuelle sociale. Selon lui, la psychanalyse, pour avoir une réelle efficacité auprès des masses, doit avoir aussi un but prophylactique sur la formation du processus névrotique et donc dénoncer toutes les formes de pouvoir par où se transmet une morale trop répressive envers la sexualité. La psychanalyse, ainsi radicalisée dans son extension sociale, doit conduire à ce qu'il appelle la révolution sexuelle. Sexualité entendue ici comme rapport à l'énergie vitale.

Comme on s'en doute, les points de vue de Reich lui ont valu très tôt, dès le début des années trente, d'être excommunié de l'orthodoxie psychanalytique. Reich lui-même a rendu compte de son différend majeur avec Freud :

À cette époque, (et cette époque est celle de la publication par Freud de *Malaise dans la civilisation*) je sentis seulement que Freud cachait une réalité derrière une phrase. Admettre la possibilité du bonheur humain, c'eût été effacer les théories de la répétition et de l'instinct de mort. Cela eût entraîné une critique des institutions sociales qui détruisent le bonheur dans la vie. Je ne voyais pas comment Freud pouvait croire que la découverte de la sexualité infantile ne pût avoir aucun effet sur les tentatives de changer le monde. Il semblait commettre une injustice cruelle envers sa propre œuvre, et sentir la tragédie de cette contradiction. Car, lorsque je lui exposai mes arguments, Freud me répondit que j'étais complètement dans mon tort et que « j'aurais à supporter un jour tout seul le lourd destin de la psychanalyse. » Je n'étais pas dans mon tort. Sa prophétie s'avéra exacte. (Reich, 1947, 170)

Je ne prétendrai pas résumer ici la pensée de Reich, dont la richesse exigerait une relecture rigoureuse et systématique. Je retiendrai malgré tout deux points centraux qui pourraient ultérieurement guider la réflexion :

1. La place de choix que Reich donne à la question énergétique ; selon lui, on ne peut penser la thérapeutique des affections mentales que si on libère de façon effective chez le sujet les inhibitions qui conduisent à des stases de l'énergie vitale sexuelle. Remarquons que cette préoccupation constante envers le point de vue énergétique le rapproche des médecines orientales qui se définissent comme agissant elles aussi sur les stases énergétiques. Rappelons enfin que Reich, exilé d'abord en Norvège puis aux Etats-Unis, a orienté ensuite toutes ses recherches ultérieures sur la question de l'orgone, terme par lequel il définissait l'énergie vitale.
2. Le questionnement que Reich propose constamment à propos de la technique analytique ; dans les années vingt, il est témoin de l'allongement progressif des cures analytiques, et toutes ses recherches sur les concepts psychanalytiques se

font toujours parallèlement à une remise en questions des aspects techniques de la cure ; pour lui la question technique n'est jamais au second plan. Cela devrait prioritairement nous donner à penser, tant il apparaît évident que les avancées conceptuelles en psychanalyse se sont faites plus rapidement que les modifications techniques de la cure-type.

Reich, on le sait, est mort aux États-Unis, en prison, dans des circonstances peu claires, en 1957. Son passé communiste, ses vues ouvertement anti-morales, en avaient fait une cible de choix pendant la chasse aux sorcières. En 1956, la FDA américaine le contraint à détruire ses accumulateurs d'orgone qu'il vendait aux patients atteints de cancer. Quelques semaines plus tard, des inspecteurs iront brûler ses livres et ses publications.

Si je reviens ici sur le chemin peu fréquenté de ce fils maudit de la psychanalyse, c'est pour interroger précisément l'oubli dans lequel est tombée aujourd'hui sa réflexion. Comme si la psychanalyse n'avait pas pu investir les avenues plus radicales dégagées par Reich au sujet de la thérapeutique des névroses et des liens entre l'intégrité de la puissance orgasmique et l'homéostasie intra-psychique. Il se peut que les positions extrêmes de Reich n'aient en effet plus rien à voir avec le champ psychanalytique ; ces positions appartiendraient donc à un dehors qui ne serait plus de la psychanalyse, et qui serait par exemple la sexologie ou la bio-énergie. Mais, à l'inverse, il se peut aussi qu'il y ait, à l'intérieur même de la pensée psychanalytique, des résistances à aborder frontalement l'énergétique, comme si le recours au sous-basement biologique demeurerait le continent noir de la psychanalyse, avec en arrière-fond ces impératifs techniques incontournables qui balisent les cures et que sont la libre association et l'interdit du toucher.

Mais est-ce que la psychanalyse n'est pas, en chaque analyste qui s'autorise à la pratiquer, questionnement incessant de la place qu'il occupe en tant qu'autre face au sujet qui vient lui adresser sa parole, sa souffrance ? Comment ne pas penser que la réponse à cette adresse, chaque fois singulière, en passe nécessairement par une réinvention constante du dispositif technique qui en assure le déploiement ?

\*

Dans le souci de ne pas clore cette errance, je propose une dernière citation, elle est de Philippe Sollers, extraite d'un texte qu'il intitule *Le corps amoureux* :

Éros n'est pas le jumeau, ni l'alter ego de Thanatos, la Mort l'emporte de beaucoup sur la jouissance d'être, seul le sexe de l'art, s'il est traité dans sa juste distance, ne débouche pas sur le cimetière des idéalizations reçues.

À peine êtes-vous un corps que la danse autour de vous s'organise : famille, société, rien ne vous sera épargné pour vous empêcher de jouir, c'est-à-dire d'être plusieurs en ce monde comme si vous y étiez, enfin, magnifiquement seul. Le temps vous sera sans cesse compté, dépensez-le sans mesure. Quelqu'un qui a tout son temps est un scandale permanent. Soyez impossible : demandez le réel. (Sollers, 2006, 289)

Je crois que Sollers a raison. Thanatos est omniprésent. Ne pas céder sur l'Éros, cela doit aussi s'entendre comme un travail de résistance. À la mort nous ne pouvons qu'opposer notre capacité d'éternité, qui est passagère et morcelée mais qui n'en est pas moins réelle, comme la jouissance. Telle serait donc ultimement la part de la psychanalyse dans le champ des savoirs : donner à entendre quelque chose du Réel.

Gilles Chagnon  
gi.chagnon@gmail.com

## Notes

1. Lacan avait conclu le Séminaire sur Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse avec cette formulation : « Ne pas céder sur son désir. »
2. Il s'agit de l'objet tel que l'a défini Lacan, non représentable comme tel mais se constituant d'un conglomérat d'éclats partiels : objet de la succion, de l'excrétion, voix, regard.

## Références

- ASSOCIATION PSYCHIATRIQUE AMÉRICAINE, 1980, *DSM III*, Masson.
- FREUD, S., 1915, Leçons d'introduction à la psychanalyse, *Œuvres complètes*, Tome XV, PUF, Paris.
- FREUD, S., 1973, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris.
- LACAN, J., 1957-58, *Séminaire V, Formations de l'inconscient*, Éditions de l'Association freudienne internationale.
- LACAN, J., 1964, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions de l'Association freudienne internationale.
- LACAN, J., 1974-75, *Séminaire XXII, RSI*, Éditions de l'Association Freudienne Internationale.
- LECLAIRE, S., 1968, *Psychanalyser*, coll. Points, Seuil, Paris.
- LÉVESQUE, C., 2002, *Par-delà le masculin et le féminin*, Aubier, Paris.
- REICH, W., 1947, *La fonction de l'orgasme*, L'Arche éditeur, Paris.
- SHARAF, M., 1983, *Fury on Earth, a Biography of Wilhelm Reich*, Da Capo Press, Cambridge.
- SOPHOCLE, 1964, *Œdipe à Colone*, Garnier Flammarion, Paris.
- SOLLERS, P., 2006, *Éloge de l'infini*, Gallimard, Paris.